

MIRAMBO, Chef des Rougas-Rougas, Sultan de l'Ounyamwési) (né vers 1840 et décédé en 1885).

Jérôme Becker nous a laissé de lui un portrait très vivant, tracé au moment où il entra en relation avec le chef en février 1882 :

« Mirambo touche à la cinquantaine; il est grand et maigre et porte entière une barbe assez clairsemée; son visage, empreint d'une froide et calme énergie, rayonne d'intelligence, malgré de fortes incisives ressortant en saillie sur la lèvre inférieure. Il n'a recours à aucun appareil; il affecte même par son costume négligé le mépris complet du « parafre ». Un vieux pagne ceint sa taille et il porte une jaquette blanche toute rapiécée qui lui fut offerte jadis par le docteur Southon, missionnaire anglais résidant dans la région. Un lambeau d'étoffe bleue négligemment noué sur le front lui tient lieu de turban. Cependant, Mirambo possède une grande quantité de brocart magnifique et des manteaux de drap d'un haut prix; mais il dédaigne de s'en parer, abandonnant même les bracelets de cuivre rouge et le disque de coquillages, emblèmes de la royauté. A le voir s'appuyer sur une simple gaule, on le prendrait pour un vulgaire gardien de bétail. La cartouchière et son fusil, qui ne le quittent jamais sont portés par un jeune esclave au teint d'ébène et à la chevelure crépue. Ses nyamparas, 15 ou 16, se pavant dans leur costume de gala. Le rouge domine dans les étoffes amplement drapées qui les enveloppent et qui font valoir leur haute stature et leur physionomie à la fois rusée et martiale. Des spirales de laiton et des bracelets en ivoire ornent leurs membres musclés qui portent en guise de tatouages de nombreuses cicatrices, marques de leurs campagnes. Plusieurs ont, parmi leurs cheveux étirés en mèches, des dents de lion et des griffes de léopard. »

Ce mépris du costume arabe ne paraît cependant pas être une règle absolue pour ce redoutable sultan. Voici de qu'en dit Stanley lorsqu'à son deuxième voyage il fit avec Mirambo l'échange du sang :

« Mirambo est jeune; c'est un homme d'une belle prestance et revêtu du costume arabe. Il porte le turban, le fez, l'habit de drap des Arabes, un cimenterre. Il est chaussé de babouches; la robe qui recouvre l'habit de drap est très blanche. » Plus loin, après l'avoir examiné attentivement, Stanley ajoute : « C'est un homme de grande taille, cinq pieds onze pouces, et d'environ trente-cinq ans, sans une once de chair superflue. Il est beau, à les traits réguliers, la voix douce, la parole grave, le cœur généreux, la main ouverte. »

Mirambo avait déclaré le service obligatoire dans ses Etats; pour s'en libérer, il fallait ou avoir fait une action d'éclat ou avoir rendu au pays un service éminent. En ce cas, Mirambo permettait au vaillant soldat de prendre femme; il l'exemptait du service, lui accordait des esclaves et des terres à cultiver. Son armée était donc composée de célibataires, jeunes gens ardents et fanatiques qui couraient avec fureur au danger, pour conquérir par leur vaillance le droit de se marier, d'être riches et de vivre libres. Mirambo était à la fois grand seigneur et baudit. Que de contradictions se heurtaient dans cette robuste tête! Un chef arabe de Taborah, Mayolé, défié à la course par Mirambo, fut victorieux; Mirambo, par vengeance, tua la femme de son adversaire et chargea un de ses hommes de tuer aussi Mayolé, qui prit la fuite à temps, mais devint son plus implacable ennemi. Une campagne de violences s'ouvrit entre eux en

1872. Les Arabes de Tabora, ligués contre Mirambo, envahirent son territoire et Stanley se joignit à cette expédition. Mais Mirambo les attira dans une embuscade et les massacra. La caravane de Stanley échappa cependant aux terribles Rougas-Rougas.

Mirambo était pourtant bien vu à Zanzibar, où les Anglais, pour contrebalancer l'influence de l'élément arabe, faisaient mine de protéger en Mirambo l'élément nègre. C'est par Zanzibar que le sultan de l'Ounyamwési entra en possession de nombreuses armes à tir rapide. En mai 1880, on disait même à Tabora que le Dr Kirk lui avait fait don de canons dont le chef noir tira grande vanité, sans cependant parvenir à s'en servir.

Mirambo se procurait par des chasseurs à sa solde beaucoup d'ivoire qu'il expédiait à la côte par des caravanes qui lui rapportaient en échange des produits européens. Mirambo, riche, puissant, était craint et admiré de ses sujets, redouté de ses voisins.

Dès le premier jour de son arrivée à la résidence de Mirambo, à Thierra-Magazy, Cambier fut appelé auprès du chef et l'échange du sang se fit entre eux.

Aux yeux de Mirambo, il n'y avait que trois nations d'hommes blancs : les Anglais, qui étaient en faveur auprès de lui; les Américains (dont Stanley), à qui il reprochait de s'être unis aux Arabes, ses ennemis jurés; enfin les Français, c'est-à-dire tous ceux qui n'étaient ni Anglais ni Américains; il les tenait en suspicion à cause des démêlés commerciaux qu'il avait eus avec un Suisse, M. Broyon, à l'occasion d'une vente à la côte.

Cambier essaya d'obtenir de Mirambo des porteurs, afin de rejoindre ses deux compagnons, Wauthier et Dufrioux, restés en arrière, à Hekoungou, avec le gros des bagages. Mais le chef noir tergiversa longtemps, et sur ces entrefaites, Wauthier avait succombé à la fièvre. Dutrioux dut rentrer en Europe, et Cambier, resté seul, se mit en route vers le Tanganika. Il arriva à Karéma le 14 août 1870, après treize mois d'un voyage pénible, exposé à la faim, les fatigues, les déceptions, les maladies, le vol, les désertions de porteurs. Le poste de Karéma fut fondé par Cambier, aidé de Popelin et Carter. Carter y avait amené de la côte des éléphants des Indes et se proposait de tracer une nouvelle route de Karéma à la côte, en évitant le passage en territoire de Mirambo. Celui-ci, désespérant de voir affluer à l'avénir chez lui poudre, armes et étoffes précieuses, décida d'entraver l'effort des blancs qu'il pensait n'être pas des Anglais. Il prit lui-même le commandement de ses troupes et, se proposant de rallier à sa cause son vassal Simba, il se mit à ravager sur son passage toute la région qu'il traversa avant d'atteindre Simba. Mirambo comptait attaquer une petite caravane commandée par Burdo, arrêté à Kissindeh avec des marchandises et qui devait rejoindre Popelin, parti de Karéma pour aller fonder un nouveau poste sur la rive opposée du lac. Les gens de Mirambo allaient faire au blanc de Kissindeh un mauvais parti, quand Popelin, averti par les rumeurs indigènes, arriva le 9 juin avec une troupe d'askaris de Zanzibar. Les soldats du chef noir furent battus par les Askaris. Le 26 juin, Roger, qui s'était fait soigner à Taborah par le docteur Vanden Heuvel, vint rejoindre Burdo et Popelin. Mais le 30, des Askaris de la caravane Cadenhead arrivaient épouvantés leur annoncer que Mirambo approchait et que ses hommes avaient tué les deux blancs, Carter et Cadenhead. On apprit en effet que le 12 juin 1880, Carter et Cadenhead avaient pris congé de Cambier à Karéma, pour retourner à Zanzibar par la nouvelle route

qu'ils projetaient d'ouvrir le long du 7^e parallèle. La petite caravane arborait le drapeau belge aux trois couleurs, en l'honneur de Léopold II, dont la générosité avait couvert les frais de l'essai de domestication des éléphants en Afrique. C'est ce qui les fit prendre pour des Français. Le 24 juin, le chef Pimbwé, chez qui ils arrivaient, les engagea à camper à l'intérieur de sa palissade, car Mirambo et Simba approchaient et allaient cerner le village; en effet, les deux compères mirent le siège devant Pimbwé, y pénétrèrent, firent un horrible massacre de la population, puis tuèrent Carter et Cadenhead; quelques porteurs de la caravane de ses derniers, faits prisonniers et interrogés, apprirent à Mirambo que leurs chefs étaient des Anglais; à cette nouvelle, le tyran entra dans une grande colère, rendant responsable de la méprise Simba, qu'il traita dorénavant comme un otage et auquel il refusa toute part dans le butin recueilli chez Pimbwé. Il fit envoyer à Zanzibar les biens des deux blancs pour prouver que leur assassinat était le résultat d'une méprise. Désormais l'antagonisme entre Mirambo et Simba sauva notre station de Karéma, car le premier retourna précipitamment vers le Nord.

Cependant, deux ans plus tard, Jérôme Becker apprenait que le capitaine Ramaeckers s'attendait à être attaqué à Karéma par les Rougas-Rougas de Simba, vassal de Mirambo. Il résolut de se rendre en personne auprès du sultan et fut reçu par lui le 7 février 1882. Mirambo, roulant dans sa bouche une large chique et crachant indifféremment sur l'aire en terre battue de la salle de réception ou sur les murailles crépies d'argile, s'adressa d'abord à ses nyamparas, leur prescrivant le respect et le silence devant le visiteur étranger. Becker lui ayant exposé le motif de sa visite, Mirambo protesta énergiquement de ses bonnes intentions, se disant l'ami et le frère de sang de Cambier. Becker obtint de Mirambo le désaveu des hostilités dont Karéma était l'objet et, chose plus importante encore, la ratification de l'acte de propriété du territoire de Karéma, acte tombé en désuétude par suite de la chute du sultan vassal Simba. Ce triomphe est un témoignage de la présence d'esprit et du tact avec lesquels Becker conduisit les négociations.

Mirambo expliqua à Becker que son nom signifiait « Faiseur de cadavres », en souvenir d'un combat où, resté seul debout au milieu de ses gens exténués et fatigués de tuer, il continua seul à se battre. On l'a également surnommé le « Bonaparte noir ».

Becker fut autorisé à visiter son harem, où une brigade de six jolies négresses chantaient les louanges du maître. Tout un arsenal de fusils, anciens et nouveaux systèmes, armes arabes ou anglaises, ornait les murailles de sa chambre à coucher, où trônait un superbe lit européen à baldaquin et à ressorts.

Mirambo promit à Becker de ne jamais devenir l'ennemi des blancs. C'était là une promesse de menteur, car, durant toute sa vie, il fut un meurtrier et un pillard. Il mourut en 1885.

8 janvier 1947.

M. Coosemans.

De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, t. I, ch. XXI et XXXI. — Becker, J., *La Vie en Afrique*, Lebeque, Bruxelles, 1887, vol. I, pp. 275, 417; vol. II, pp. 156, 394. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, pp. 21, 23. — Brode, H., *Teppoo Tib*, Londres, 1907, pp. 134, 144, 150, 220. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, p. 41. — Masoin, *Histoire de V.E.I.C.*, Namur, 1913.